

Les plaisirs & l'Enfer

A 85 ans, l'écrivain fait de l'anti-Robbe-Grillet. Un récit sadique qui sert les fantasmes pédophiles de son auteur, relance le débat sur les limites de la littérature, tout en dénonçant le puritanisme ambiant.

Par Jean-Max Colard Photo Renaud Monfourny

Comment être irrecevable quand on a précisément reçu, comme Alain Robbe-Grillet, chef de file du Nouveau Roman, et même Lion d'or de la Mostra de Venise en 1961 avec le film *L'Année dernière à Marienbad*, réalisé par Alain Resnais, tous les signes de la reconnaissance ? Comment entretenir une relation perverse avec sa propre postérité ? Comment être définitivement monstrueux, quand on est déjà un monstre de littérature ? La réponse tient dans le récit fantasmagorique, sadique et pédophile d'Alain Robbe-Grillet, *Un roman sentimental*, dont le titre doucereux cache les sévices, viols, sodomies, empalements, infligés à un harem de jeunes filles. Publié sous plastique, avec cet avertissement de l'éditeur collé sur la couverture : "Ce conte de fées pour adultes est une fiction fantasmagorique qui risque de heurter certaines sensibilités", ce dernier mais pas pour autant "Nouveau Roman" de Robbe-Grillet déploie les visions les plus cruellement sexuelles de l'auteur, et relance le débat entre les tenants de l'ordre moral et les défenseurs de la liberté absolue de l'écrivain. Et de la littérature.

Car c'est un texte que ce *Roman sentimental*, savamment littéraire, composé dans une langue précise, toujours distante, maniant l'exquis et le monstrueux, prenant souvent l'allure désuète des textes érotiques du XVIII^e siècle. Multipliant les références à Sade et à l'œuvre de Robbe-Grillet lui-même, ce roman pas complètement dépaysant, mais très déviant doit donc trouver sa place dans la bibliothèque. Pas chez Minuit, dépositaire de l'œuvre majeure de Robbe-Grillet, mais sur un mode mineur chez Fayard. Pas en Pléiade, enfin pas tout de suite,

ni dans la Bibliothèque rose, mais dans l'Enfer de la Bibliothèque nationale, ce réduit obscur où s'alignent depuis plusieurs siècles les textes les plus sulfureux de la littérature.

ENTRETIEN > Comment a commencé pour vous l'écriture de ce livre ?

Alain Robbe-Grillet – Une précision d'abord : *Un roman sentimental* n'est pas pour moi de la littérature moderne, pour laquelle je me bats depuis un demi-siècle. C'est une sorte de récit masturbatoire, comme j'en ai écrit des centaines, qui sont toujours dans mes archives. J'ai ce genre de scènes en tête depuis l'âge de 10 ou 12 ans, j'ai commencé à en rédiger à peu près en même temps que mes premiers travaux littéraires, depuis les années 40, parallèlement à

l'écriture d'*Un régicide*, mon roman d'ouverture. **Pourquoi ne pas les avoir publiés ?**

Parce que ce sont des brouillons impubliables ! Des textes ni faits ni à faire, écrits comme ça à

toute vitesse. Du point de vue littéraire, il faudrait les faire disparaître. Mais en regard de la question existentielle : "Qu'est-ce que c'est que moi ?", il ne faut rien détruire. Le directeur de l'Imec¹, Olivier Corpet, voulait en publier des passages parmi d'autres inédits. Je les ai même mis au propre, ce qui est déjà une altération historique. A la relecture, ça m'a paru trop médiocre. En particulier pour des questions de prosodie : ce que j'écris vite n'est pas spontanément poétique. Il y manque à la fois la précision du texte et la musique de la phrase. Et s'il faut y faire tout un travail de réécriture, autant écrire du Robbe-Grillet.

Parce que ces textes masturbatoires, pour vous, ça n'est pas du Robbe-Grillet ?

Non, du point de vue de l'écriture, c'est même

exactement le contraire. Dans mon œuvre littéraire par exemple, je condamne les adjectifs, enfin l'adjectivité au sens barthésien du terme, mais ces récits-là ne peuvent pas s'en passer ! Barthes disait "C'est l'adjectif qui fait bander", dans une formule peut-être un peu rapide... Un autre aspect tout à fait contraire à mes convictions d'écrivain, c'est la question de l'utilité : l'œuvre d'art est, pour moi, privée de tout but pratique, elle ne doit servir à rien. Or, dans *Un roman sentimental*, il y a en quelque sorte un message : l'excitation. Et une utilité : sa fonction masturbatoire.

Si ça n'est pas du Robbe-Grillet, pourquoi ne pas avoir publié ce récit sous pseudonyme ?

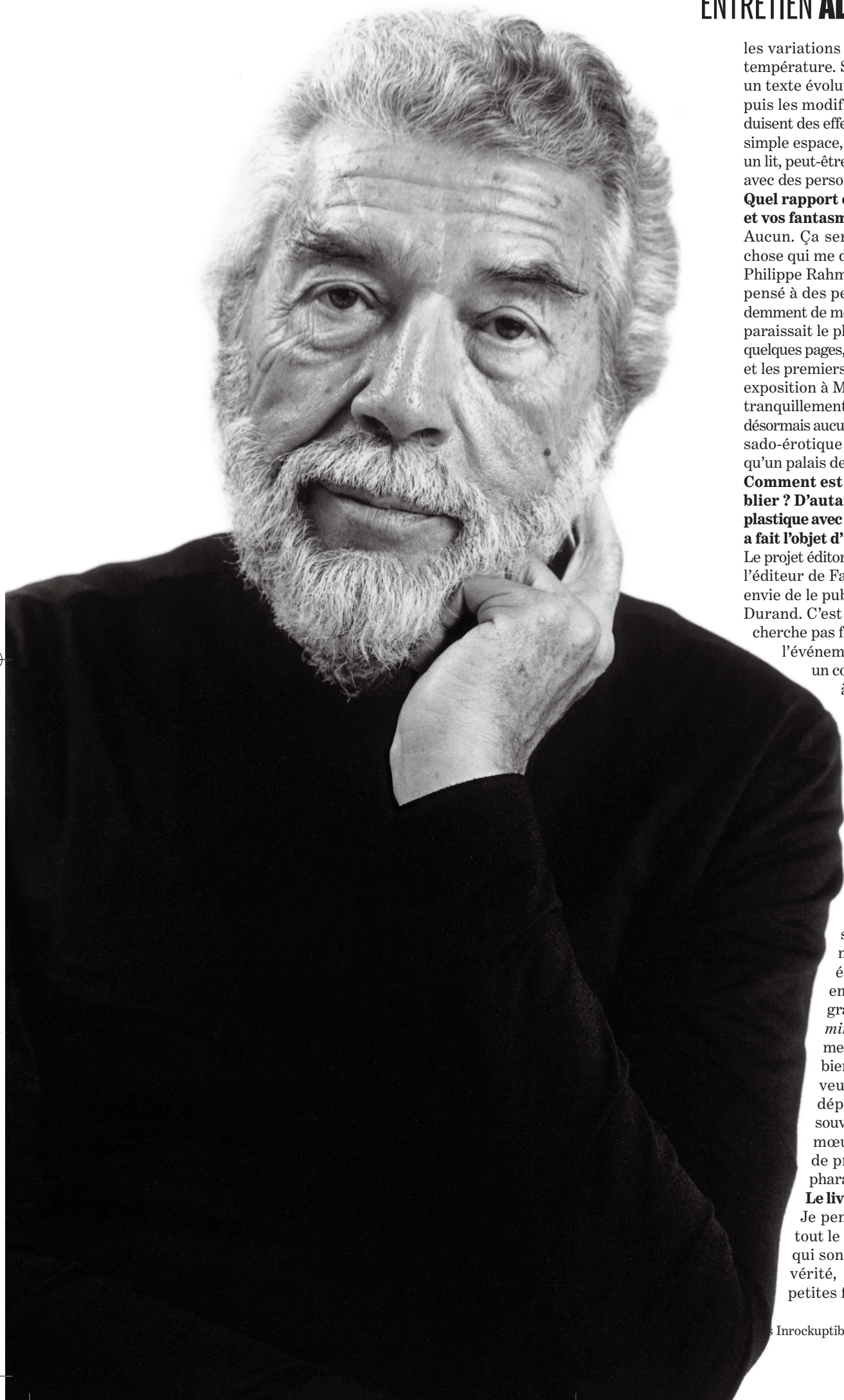
Oui, c'était une de mes idées, j'ai écrit de nombreux textes sous pseudonyme. Mais dans ce cas, j'aurais semblé avoir honte de mon récit, or je n'en ai pas honte du tout. J'aurais pu penser à Robert de Berg, un nom imaginaire sous lequel j'ai déjà publié des livres en Allemagne. Il y a eu aussi le critique littéraire Franklin J. Matthews, dont personne n'a su que c'était moi avant que je ne le dise.

Plusieurs romans de gare sont parus sous divers patronymes : de purs amusements, et on ne le saura jamais car il n'y a rien là-dessus dans mes archives. Là, c'est clairement identifiable, d'autant que le début du texte était déjà paru sous mon nom à Montréal à l'occasion d'une exposition de l'architecte Philippe Rahm.

Comment cette collaboration est-elle à l'origine de ce livre ?

J'avais renoncé à publier mes écrits intimes, dits masturbatoires, quand ce jeune architecte dont je trouve le discours complètement délirant, me soumet un projet qui m'intéresse : la construction d'une maison virtuelle. Même si je ne comprends pas ses motivations à lui, je peux investir son projet et en faire quelque chose pour moi. En gros, son idée était de partir d'une pièce nue avec des capteurs qui enregistrent

“ Dans "Un roman sentimental", il y a un message : l'excitation. Et une utilité : sa fonction masturbatoire. ”



ENTRETIEN ALAIN ROBBE-GRILLET

les variations d'humidité, d'éclairage et de température. Sur ce principe, j'entrepris un texte évolutif, qui commence par le rien, puis les modifications de température produisent des effets d'images. Il y a au départ un simple espace, vide, où un type immobile sur un lit, peut-être paralysé, imagine une maison avec des personnages, des passions, etc.

Quel rapport entre ce projet architectural et vos fantasmes sexuels ?

Aucun. Ça serait plutôt antinomique. Une chose qui me décourageait dans le projet de Philippe Rahm, c'était sa froideur. J'ai donc pensé à des personnages très chargés, évidemment de mes fantasmes. C'est ce qui m'apparaissait le plus "réchauffant". J'en ai écrit quelques pages, il s'est de suite déclaré preneur, et les premiers fragments ont servi dans son exposition à Montréal. Ensuite j'ai continué tranquillement, sans me presser, ni craindre désormais aucune censure, à édifier une histoire sado-érotique foisonnante, en même temps qu'un palais des supplices en expansion.

Comment est venue la décision de le publier ? D'autant que le livre, emballé sous plastique avec un avertissement de l'éditeur, a fait l'objet d'une indéniable stratégie...

Le projet éditorial a surgi avec Claude Durand, l'éditeur de Fayard, qui a lu ce texte et a eu envie de le publier. J'aime beaucoup Claude Durand. C'est un esprit aventureux, qui ne cherche pas forcément l'argent, mais plutôt

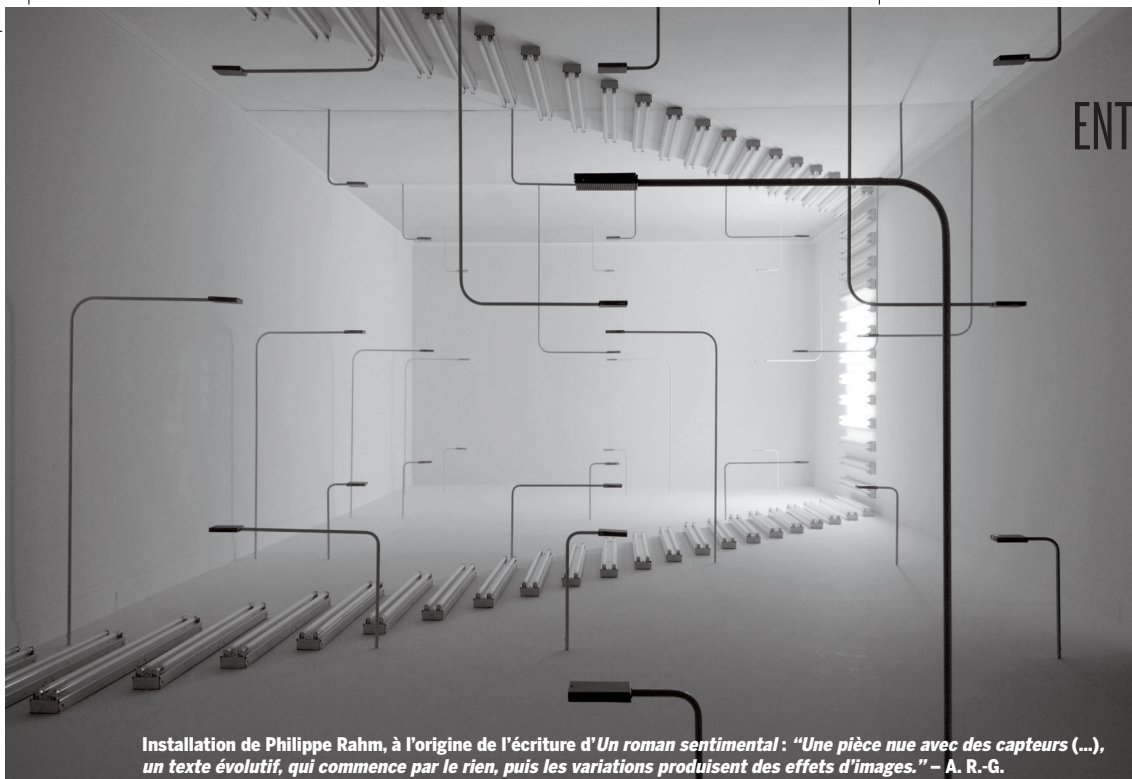
l'événement médiatique. Et là, il flaire un coup possible : un texte érotique, à la limite de l'interdit, écrit par Alain Robbe-Grillet de l'Académie française, etc. Pour l'instant ça semble enclenché... J'ai seulement demandé un contrat d'édition particulier, où je ne touche aucun à-valoir sur le livre, ce qui est très rare aujourd'hui.

Pourquoi cette clause ?

Pour montrer que je n'ai pas écrit ce texte pour de l'argent, ce qui avait été l'un des soucis majeurs de la police des mœurs, en 1977, quand j'avais été inquiété pour un livre fait en collaboration avec la photographe Irina Ionesco, *Temple aux miroirs* (Seghers). Je veux bien me défendre en personne, je veux bien faire de la prison, mais je ne veux pas toucher de l'argent au départ, ni en payer ensuite, car souvent dans ces cas-là, les bonnes mœurs interviennent sous forme de procès coûteux, ou d'amendes pharamineuses.

Le livre risque de choquer...

Je pense que ça ne s'adresse pas à tout le monde. Et d'abord pas à ceux qui sont fermés à ces fantasmes. En vérité, les hommes qui aiment les petites filles sont extrêmement **■■■/**



Installation de Philippe Rahm, à l'origine de l'écriture d'*Un roman sentimental* : "Une pièce nue avec des capteurs (...), un texte évolutif, qui commence par le rien, puis les variations produisent des effets d'images." – A. R.-G.

Centre canadien d'architecture, Montréal, Photo Michel Legendre

ENTRETIEN ALAIN ROBBE-GRILLET

Ivanovna, pour la voler.” On ne l’a pas mis en prison, enfin si, mais pour d’autres motifs.

Votre roman présente, comme chez Sade, une contre-société utopique du plaisir, où on voit des policiers amener les gamines dans un fourgon, où la loi régule le commerce et l’usage des jeunes filles, etc. Ça lui donne forcément une dimension politique...

Oui, il y en a une, de manière assez involontaire, au sens où tout ça a d’abord été fait par jeu. J’écris de façon très joueuse et j’ai voulu jouer avec certaines idées actuelles. L’humour est toujours discret chez moi, et ce livre-là en est plein. Mais est-ce que la police nationale peut porter plainte, je ne crois pas. Parce que ça ne se passe visiblement pas en France, mais dans un Etat francophone imaginaire, d’ailleurs tout à fait improbable.

L’autre paradoxe de ce texte par rapport au reste de votre œuvre, c’est qu’il transgresse ouvertement les interdits moraux, mais pas forcément les formes littéraires. Il est même très encodé dans une tradition littéraire du récit érotique et dans un langage par moments très désuet...

Oui, comme chez le marquis de Sade. Mais, pour cette raison justement, je ne pense pas que Sade soit un grand écrivain. Il a des fantasmes qui recoupent les miens, et je l’ai lu pour ce contenu très spécial, et non par admiration littéraire. Rappelez-vous que ça a été écrit à la même époque que *Jacques le fataliste* de Diderot. C’est ahurissant de voir à quel point Sade est retardataire dans l’histoire du roman.

Et votre roman l’est aussi...

Oui, tout à fait... Mais il n’est pas en compétition dans le domaine de la littérature. C’est un anti-Robbe-Grillet, je l’admets ouvertement. Et je suis très gêné quand on y attache

“ Le sadisme en général est, comme dirait Descartes, la chose du monde la mieux partagée ! ”

une trop grande importance littéraire. L’éditeur Léo Scheer a prononcé à son sujet des mots définitifs : “*sublime*”, “*chef-d’œuvre*”, etc. Ça me console certes des injures haineuses qui pleuvent d’autre part, mais je m’inquiète un peu. On dirait que, pour les lecteurs enthousiastes, c’est là mon meilleur livre !

On en revient au statut particulier de ce texte dans votre œuvre. Comme une volonté de sortir du monument...

Oui, c’est cela, sortir du monument. Parce que l’œuvre que j’ai publiée jusqu’à présent aux Editions de Minuit est parfaitement cohérente, et une grande réussite, assez souvent. Mais pourquoi est-ce que je m’enfermerais là, dans le monument, en m’interdisant d’écrire autre chose ? D’ailleurs, mon entrée à l’Académie relevait de cette même envie. Les gens pouvaient se dire : “Ce n’est pas un écrivain si extraordinaire puisqu’il est à l’Académie française !” ■

1. Institut Mémoires de l’édition contemporaine

2. Il s’agit du critique Pierre Assouline.

Son blog : <http://passouline.blog.lemonde.fr>

nombreux, même s’ils ne le savent pas toujours. Il sommeille dans la sexualité une passion pour les enfants, petits garçons chez les homosexuels, petites filles chez les hétéros, qui est assez universelle, il faut le reconnaître.

Il faudrait donc partager vos fantasmes, très excessifs, pour y trouver de l’intérêt ?

Oh, là-dessus je ne me fais aucun souci ! J’ai parlé des petites filles, mais le sadisme en général est, comme dirait Descartes, la chose du monde la mieux partagée ! La simulation du sadisme est présente chez bien des couples normaux. J’ai conscience de ne pas être très original dans ce domaine ! Je pousse seulement la libre imagination jusqu’à ses limites extrêmes.

Vous attendez le scandale ?

Non, mais je suis curieux de voir quel chemin ça va prendre. L’avocat Emmanuel Pierrat certifie qu’il n’y aura pas d’inculpation. Parce que c’est très écrit, par un académicien, etc. Les juges ont assez de problèmes pour ne pas s’embarquer dans cette histoire. Par ailleurs, la bulle de bienséance, de puritanisme, qui nous entoure aujourd’hui ne peut pas durer, elle est intenable. Sinon dans le domaine de la télévision et des médias, du moins dans celui de l’esprit. Peut-être est-elle au bord d’éclater. Je ne suis qu’un des modestes acteurs de cette affaire qui avait déjà pris une ampleur importante avec le livre *Rose bonbon* (roman de Nicolas Jones-Garlin, paru en 2002, racontant la vie d’un pédophile, et suspendu par Gallimard face aux pressions judiciaires d’une association de défense des droits de l’enfant – ndlr)...

Vous l’aviez lu ?

Je l’avais parcouru, c’est en fin de compte assez gentil, très “*rose bonbon*”. Je ne me souviens plus si j’ai pris officiellement sa défense, mais c’est probable, et si on me l’avait demandé je l’aurais fait au nom de la liberté de l’écrivain. Maintenant, je vais devoir m’expliquer à mon tour. Or je n’ai rien à expliquer.

Au moins sur le contenu du texte, plein de scènes cruelles et pédophiles...

Ça n’est pas mon œuvre littéraire, mais ce sont mes fantasmes. Il est immoral d’accomplir des

actes immoraux, mais il n’est pas immoral de penser des choses immorales. Vous savez, le on-dit du grand public amateur de best-sellers, ça ne m’intéresse pas.

En revanche, je ne pensais pas que des intellectuels comme le nommé Passouline², “Passou” pour les internautes qui commentent son blog, puissent faire preuve d’un tel mépris de la littérature. Car c’est quand même une sorte de littérature, écrite avec ma précision habituelle et ce souci de la musique des mots. Quand “Passou” écrit que mon texte est

“*dégueulasse*”, ce qui veut dire au sens propre “qui fait vomir”, il montre son insensibilité à l’écriture : il lit tout cela sans distance. Or je prétends que jusque dans les scènes les plus excessives, la distance de l’écriture est toujours soigneusement visible.

La distanciation est là depuis le début, c’est quasiment un texte brechtien ! Parce que j’ai horreur du réalisme de toute façon, anti-Robbe-Grillet ou pas. J’ai horreur des écrits qui collent.

C’est aussi que la pédophilie est une des grandes terreurs de la société contemporaine, et là vous tombez pile dans le sujet...

Sur ce point, je pourrais prétendre à une volonté éducative. Certes je n’aime pas du tout les livres engagés, mais le vent de bienséance est tellement accablant, en ce moment, que je ne serais pas mécontent de le secouer un petit peu. En plaidant la cause de la littérature, qui a le droit de dire des choses choquantes.

Elle est au-dessus des lois ?

Mais non, la loi le lui permet. Rien dans la loi n’interdit à un écrivain d’écrire quoi que ce soit, sauf s’il porte atteinte à l’honneur de quelqu’un. Et là, je ne porte atteinte à l’honneur de personne, sinon au mien ! On ne peut pas supposer que Dostoïevski soit un assassin, et pourtant qu’est-ce qu’il a tué de gens dans son œuvre ! Et même à la première personne : “*C’est moi qui ai tué, à coups de hache, Aliona*